

BYRRRH

VIN TONIQUE et APERITIF

RECOMMANDE AUX FAMILLES VENTE EN 1912: 11,000,000 DE BOUTEILLES
L. VIOLET, - THUIR, FRANCE

Agents: PAUL GELPI & SONS, New Orleans

BYRRRH

Le Temps

BULLETIN METEOROLOGIQUE OFFICIEL
Observations prises Vendredi à 8 heures du soir.

NOMI, 16 Janvier.
Prédiction pour la Nouvelle-Orléans et les environs. — Temps pluvieux; vents légers du sud.

TEMPERATURE

La température d'hier à la Nouvelle-Orléans, suivant le thermographe du bureau météorologique des Etats-Unis, sur le toit de la Douane, était comme suit:

Heure	Température
7 a. m.	32
9 a. m.	35
11 a. m.	41
1 p. m.	48
3 p. m.	55
5 p. m.	61

Le tableau suivant donne le temps pour la journée du 15 janvier 1915, à la Nouvelle-Orléans:

Heure	Temp.	Vent.	Pluie.
7 a. m.	32	S-E	.00
7 p. m.	62	SE-6	.00

Avertissement d'ouragan.

L'avertissement suivant est publié par le Bureau Météorologique:
Nouvelle-Orléans, 15 janvier 1915.
"Signaux avertisseurs d'ouragan sont déployés, 4 heures p. m., de Brownsville à Galveston."
"CLINE."

Dernière Heure — Autre Avertissement 10-30 P. M.

L'avertissement supplémentaire suivant a été publié hier soir par le Bureau Météorologique:

"Nouvelle-Orléans, 15 janvier 1915.
"Les signaux avertisseurs d'ouragan, Nord-Est, au Sud-Est, sont déployés à 10-30 p. m. Un ouragan très prononcé a fait son apparition au centre du Texas, le vent soufflant du Sud-Est au Sud, samedi. Les signaux avertisseurs sont ordonnés de Port Arthur, Tex., à Appalachicola, Fla."
"CLINE."

Chronique Régionale

EN LOUISIANE

Le Feu.

Donaldsonville, 14 janvier. — Un incendie a détruit le moulin de maïs et les dépendances sur la plantation de C. H. Landy à Riverdale, près de Donaldsonville. A peu près 5,250 barils de maïs et 400 sacs de son ont été détruits. Les pertes sont évaluées à 5,000 dollars. On croit que le sinistre a été originaire par des enfants qui dans la journée s'amusaient dans la grange.

Nouvelles de Tangipahoa.

Amite City, 15 janvier. — La "Kendwood Canning Co." ayant de la difficulté à se procurer des légumes, a suspendu ses opérations.

Les restes de L. M. Channel, citoyen de Hammond qui est mort lundi dernier, ont été envoyés à son ancienne résidence de Houma.

La saison théâtrale locale s'ouvrira à l'Opéra le 21 janvier prochain.

H. N. Saal, a annoncé qu'il ne serait pas candidat au poste de maire de Amite.

Assassinat.

Shreveport, 15 janvier. — Sam I. O'Brien, contremaître d'une équipe d'arrimeurs, a été assassiné dans sa tente à Shreve Inland, hier soir, à coups de marteau. Un nègre et une négresse, accusés du meurtre, ont été arrêtés.

Poux d'animaux.

Baton Rouge, 15 janvier. — La paroisse Tangipahoa, a commencé l'extermination des poux d'animaux, et d'ici au printemps, les bassins d'immersion seront complétés.

Association de fermiers.

Ponchatoula, 15 janvier. — La "New Ponchatoula Farmers Association", a ouvert un grand magasin de campagne.

Nouvelles de St-Bernard

L'inspecteur des écoles rurales Trudeau, de Baton Rouge, était ici vendredi en tournée d'inspection. Il visitera toutes les écoles sans exception.

Samedi il y aura deux réunions importantes du Bureau des Ecoles, et de l'Institut des Professeurs. Le premier se réunira au Palais de Justice du District, et le deuxième au Consolidated School du Premier Ward.

Le paiement des taxes par capita pour 1914 a été strictement imposé dans la Paroisse. Tous les habitants masculins en bonne santé de 18 à 55 ans sont sujets à cet impôt, et dont le produit est destiné à l'entretien des ponts et chaussées.

Les conditions de la victoire

Il n'y a pour ainsi dire pas dans l'histoire de guerre qui ne présente des alternatives, des retards, des hésitations plus ou moins longues, plus ou moins pénibles. Il s'agit de les supporter avec courage et sang-froid.

On dit que la guerre actuelle est toute différente des autres et, qu'en raison de l'arrêt général qu'elle provoque dans la vie des peuples, elle ne peut durer bien longtemps. Assurément, l'importance des mobilisations est un élément nouveau; cependant, elle n'est pas sans exemple dans le passé.

A toutes les époques, on a connu des guerres qui mettaient en jeu l'ensemble des forces vives des nations. En Grèce, à Rome, chaque citoyen était soldat. Montesquieu en fait la remarque et en tire les conséquences, dit-il, la proportion des soldats au reste du peuple, qui est aujourd'hui (c'est-à-dire au XVIIIe siècle) comme d'un à cent, y pouvait être, aisément, comme d'un à huit. — c'est à peu près la proportion actuelle. — et il ajoute: "Cela faisait un peuple puissant, c'est-à-dire une société bien réglée; cela faisait aussi une bonne armée, chacun ayant un égal intérêt, et très grand, à défendre la patrie." On voit qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil.

Rome vécut dans ces conditions, en état de guerre perpétuelle pendant des siècles. Nous n'en sommes pas là. Mais, si la guerre présente certains retards, disons-nous que l'œuvre entreprise par les puissances alliées, c'est-à-dire la libération de l'Europe et du monde, est un objet qui nécessite de sérieux sacrifices et une longue persévérance.

Trois éléments décideront de la victoire, et nous avons cet avantage que ces trois éléments travaillent pour nous.

C'est, d'abord, la lutte entre les armées terrestres et les pertes en hommes qu'elle impose aux parties engagées. Or, les puissances germaniques sont obligées de se battre sur trois fronts à la fois: quand ce n'est pas un des côtés qui souffre, c'est l'autre: elles n'ont jamais de repos, tandis que les alliés ne sont engagés, pour ainsi dire, qu'à tour de rôle.

Par exemple, le front occidental a subi, pendant deux mois, les attaques incessantes des troupes allemandes. La bataille des Flandres a été très meurtrière; pour atteindre Calais, on a jeté les bataillons allemands comme des projectiles contre nos tranchées; ils ont subi des pertes immenses. Pendant ce temps, les armées russes ont gagné du terrain. Leurs progrès sur le front oriental ont décidé l'état-major allemand à ramener des troupes de ce côté: une certaine accalmie s'est produite du nôtre; nos armées ont repris haleine. Ça été le tour des Russes de subir le choc.

L'offensive allemande a eu alors en Pologne un caractère analogue à celui qu'elle avait eu antérieurement sur l'Yser. Des masses d'hommes ont été projetées contre le centre russe; d'où, un certain fléchissement et la chute de Lodz. Mais les pertes ont été, de ce côté, aussi en proportion de l'effort et le communiqué allemand lui-même les qualifie d'immenses.

Pour obtenir ce résultat, on avait déjarné non seulement notre front, mais suspendu l'offensive autrichienne contre la Serbie. De ce côté encore, l'alternative s'est produite et l'armée serbe, qui avait été obligée de céder du terrain, vient de se ressaisir et de remporter à son tour une éclatante victoire.

Ainsi, successivement, les trois fronts ont donné. Les armées austro-allemandes s'épuisent en hommes et en munitions et, comme leurs ressources ne sont pas infinies, elles s'achèvent, quoi qu'elles fassent, vers une ruine certaine.

Voilà pour les batailles sur terre mais l'Allemagne et l'Autriche sont obligées de soutenir, en même temps, la guerre maritime. Ici, incontestablement, les flottes combinées de l'Angleterre et de la France ont le dessus. Certaines alternatives se sont produites pourtant: on a enregistré quelques succès allemands. Mais un jour ou l'autre, comme cela vient d'arriver aux îles Malouines, les forces navales allemandes trouveront l'heure de leur perte. Ou bien elles resteront inutilisées, enfermées dans les ports, ou bien elles sont vouées à une destruction certaine.

Reste, enfin, le troisième lieu de rencontre, le plus décisif peut-être: la lutte économique. Les puissances alliées étant maîtresses de la mer, mettent les deux empires germaniques dans l'impossibilité de se ravitailler au dehors. Ce n'est un secret pour personne que les vivres commencent à être rationnés en Allemagne; le gouvernement procède avec prudence pour ne pas affoler la population; mais certains objets de première né-

LA BREVE JOURNEE

Laisant derrière nous la lépreuse banlieue
Et l'uniformité grise de ses maisons,
Nous gagnâmes, hier, curieux d'horizons,
Les coteaux qui, là-bas, dressent leur crête bleue.

Et ce fut l'ombre fraîche où juin chante et fleurit,
Où dorment les étangs sous le dais vert des feuilles,
Le bois enguirlandé de grimpaux chèvrefeuilles
Où jadis, sans amour, j'errai comme un proserit.

Dans la clairière éclôt la frêle pâquerette
Qu'on interroge à deux par les chemins étroits;
Et des taillis profonds s'élevait, par endroits,
De fins boulevards d'argent à la cime en aigrette.

Respirant l'air chargé d'arômes forestiers,
Nous allions; et nos mains tendres s'étaient unies.
Sous le mouvant arceau des branches rajeunies,
Nous suivions à pas lents la courbe des sentiers.

Nous nous sommes assis sur un tapis de mousse;
Des fraises rougissaient dans l'herbe, sous nos pas.
Rapprochés l'un de l'autre, et ne nous parlant pas,
Nous rêvions de fixer l'heure fuyante et douce.

Tes yeux bleus étaient tout songeurs. Et tu cueillis,
Gracieuse, à tes pieds, de blanches fleurs de mères;
Cependant qu'au-dessus de nous, dans les ramures,
S'éparpillait un vague et charmant gazouillis...

Mais vint l'instant où, sombre, avec des airs de veuve,
La forêt vit mourir le radieux soleil!
Les nuages errants se teintaient d'or vermeil,
Et les nids s'étaient tus dans la frondaison neuve.

Et tu me dis, soudain, consciente du sorti
— Un jour, nos yeux seront éteints, nos lèvres closes.
O savaur du baiser! écart divin des roses!
Que nous restera-t-il de vous après la mort?

La nature, à présent, paraissait recueillie;
Au couchant s'attardait une vague rougeur,
Les acacias noirs nous versaient leur fraîcheur,
Et nos cœurs s'emplissaient d'après mélancolie.

GEORGES DRUILHET.

cessité se font rares, et certains autres, non moins nécessaires pour soutenir une longue guerre, par exemple le cuivre, le nickel, le caoutchouc, l'essence, sont tout à fait déficients. Combien de temps les peuples et les armées pourront-ils supporter la disette menaçante? C'est un point sur lequel les opinions varient. Mais, de toutes façons, l'heure de la panique sonnera, et quand elle aura retenti, ce sera le glas de la défaite d'un bout à l'autre des deux empires.

Les masses n'aperçoivent pas encore ce péril; elles vivent dans une demi-insouciance de ces lendemains tragiques; mais les chefs savent à quoi s'en tenir. Déjà, des ouvertures de paix ont été faites auprès des puissances neutres, ou bien encore par le canal de personnes plus ou moins qualifiées. Nous n'avons qu'à laisser dire et laisser faire. Un jour viendra où il faudra parler clairement. Retenez bien ceci; sauf le cas de la plus absurde folie, les gouvernements impériaux devront aborder franchement les gouvernements alliés pour demander la paix, et cela "deux mois au moins avant l'épuisement des ressources." S'ils tardaient plus longtemps, ils ne pourraient même plus négocier et ils seraient obligés de se rendre à merci, car la faim n'attend pas.

Pertes en hommes;
Impuissance navale;
Disette et panique économique; les trois choses travaillent simultanément, et elles conduisent les deux Allemagnes à une issue fatale, qui est la défaite.

Relativement à ce résultat, qui, désormais, est en perspective, aucun des incidents qui se produisent n'a de réelle importance.

L'union des six puissances alliées, décidées à aller "jusqu'au bout," l'opinion des neutres s'affirmant de plus en plus contre l'Allemagne et l'Autriche, l'entrée en ligne certaine, avant le printemps, de forces nouvelles, ce sont encore d'autres éléments qui agissent dans le même sens.

Plus nous serons fermes et confiants, plus nous donnerons à nos ennemis le sentiment qu'il n'y a rien à faire, et plus nous hâterons l'heure de leur capitulation définitive.

Les optimistes hâtent la paix et les semeurs d'alarme prolongent la guerre. C'est clair comme le jour; et nous

n'avons, pour vaincre qu'à nous conformer à cette indéniabilité vérité.

GABRIEL HANOTAUX.

"La peur n'évite pas le danger!"

"Le Temps":
Notre correspondant de Versailles nous communique cette lettre qu'il a reçue d'un de ses amis, actuellement sur le front:

...Notre lieutenant, réserviste comme nous, un grand de 1 m. 80, qui, dans le civil, était voyageur de commerce, est un type épatant. Avec lui tout prêt à rire; il a toujours le mot drôle, il fait même rire le capitaine, qui, pourtant, n'a pas le sourire facile. "La peur n'évite pas le danger!" Il répète ce proverbe des qu'il sent qu'un de ces hommes a le trac. De fait, à force de dire que la peur n'évite pas le danger, on se pénètre de cette vérité et l'on finit par ne plus avoir peur, puisque ça n'évite pas le danger.

Depuis le commencement de la campagne, il n'a pas reçu la moindre blessure, et pourtant Dieu sait si notre pauvre régiment en a vu de dures. Des situations les plus périlleuses, il se tire toujours à son avantage. Son cheval est dans le même cas: pas une égratignure.

Ainsi, la semaine dernière, ce brave lieutenant était grimpé sur le toit d'une sucrerie, et de là, avec sa jumelle, il rectifiait par téléphone le tir de nos pièces.

Notre batterie s'était défilée sur la droite, un peu en contre-bas; nous venions d'ouvrir le feu sur l'artillerie ennemie à 5,200 mètres et nos quatre pièces avaient à peine tiré leur premier coup que patatras! voilà un obus qui tombe sur la sucrerie et défonce le toit tout entier!

Du coup, la communication fut coupée, notre lieutenant ne donnant plus signe de vie. Il devait être blessé, tué peut-être. Quelques instants encore et un deuxième obus réduisait en miettes ce qui restait de la sucrerie.

Le capitaine, très pâle, la voix changée — lui aussi adore notre lieutenant — désigna un sous-officier pour aller remplacer le disparu, car il fallait avant tout diriger notre tir.

Tout à coup, le téléphoniste chargé de répéter les ordres de l'observateur se leva de son trou et se mit à crier: "A 5,500 N. de D.!! Vous gâchez la camelote!" C'était notre officier qui continuait à "rectifier". Cinq minutes après, les pièces boches n'existaient plus qu'à l'état de ferraille.

Le lieutenant nous revint les deux mains dans ses poches et se mit à nous blaguer:

— On voit bien, dit-il, que la marchandise ne vous coûte rien; vous en avez gâché de la camelote!

Il avait fait une chute de dix mètres avec des tuiles et des madriers, malgré quoi il avait trouvé le moyen de se déjeter avec son téléphone intact et de grimper dans un noyer d'où il continua à nous envoyer ses ordres.

AU BARREAU DE PARIS.

Après une carrière d'avocat qui ne fut pas sans éclat, notre collaborateur Jean-Bernard avait renoncé à la barre pour se consacrer tout entier à ses travaux littéraires.

Les circonstances actuelles changeant, M. Jean-Bernard vient de se faire réinscrire au Barreau de Paris. Les journaux pour lesquels notre collaborateur a si souvent plaidé trouveront, à l'occasion, un appui sûr et désintéressé, car bien entendu, en rentrant au Barreau, M. Jean-Bernard ne renonce ni aux journaux où il occupe une place enviée, ni aux journalistes qui ont souvent éprouvé les effets de sa bonne confraternité.

CE QUE DISENT LES JOURNAUX FRANÇAIS

SOUPE CHAUDE A TOUTE HEURE.

De M. Gustave Véry, dans le "Journal":

"Une société, dont les services ont été agréés par l'autorité militaire, réussit à fournir chaque jour sur le front plus de cent mille rations cuites. Il ne s'agit encore que de viande froide; mais d'ici peu nos soldats auront de la viande chaude, même dans les tranchées de première ligne, car on achève de fabriquer en ce moment, d'après le système du commandant de l'Taille, trois mille marmittes qui, non seulement feront de la soupe excellente, mais la maintiendront chaude pendant vingt-quatre heures. Chacune d'elles, contenant la soupe et le bœuf pour cent hommes, est enfermée dans une caisse que deux soldats peuvent aisément porter. On la pose dans un coin de la tranchée, sans plus s'occuper d'elle, et l'on peut attendre jusqu'au lendemain le moment favorable pour l'ouvrir et en distribuer le contenu: la soupe est toujours fumante, mais pas assez pour trahir la présence de ceux qui la mangent."

SUR LE FRONT ORIENTAL.

Du colonel Rousset dans le "Petit Parisien":

"Tandis que du côté franco-anglais la situation se dégage peu à peu, elle devient sur le théâtre oriental des opérations tout à fait favorable à nos alliés. En Prusse orientale, ils ont repris l'offensive. En Pologne, ils ont brisé tous les assauts qu'au prix de très lourds sacrifices les Allemands avaient dirigés contre Lowicz. En Galicie, ils ont commencé le bombardement de Cracovie et déjouté au sud de cette ville l'effort par les coalisés germaniques pour tourner leur flanc. Cette bataille de Cracovie sera peut-être le fait capital de la guerre, parce que de son issue peut parfaitement dépendre le sort de la Silésie elle-même."

Du général Berthaut dans le "Petit Journal":

"Si les Russes battent les Allemands à Cracovie de manière à les obliger à reculer en laissant cette place livrée à ses propres forces, nous verrons alors la droite de leurs armées tenir ferme en avant de Varsovie sans avancer, restant en liaison étroite avec l'armée du Nord, tandis que leur centre et leur gauche pivoteront en avant."

la gauche formant l'aile marchante pour envahir la Silésie en descendant l'Oder."

IL FAUT MATER L'ORGUEIL ALLEMAND.

De M. Paul Bourget dans "l'Echo de Paris":

"L'infatuation des Allemands sera le principal obstacle à la paix. L'interview de M. Dernburg nous en avertit, ils ne l'accepteront que brisés. Encore s'acharneront-ils à disputer, bribe, par bribe, les ruines de ce qui fut le témoignage de leur présence européenne. M. Poincaré a eu un sens très judicieux de cette situation morale quand il a, l'autre semaine, parlé des conditions de cette paix et déclaré que la France ne la consentira "que prémunie contre les attentats futurs." Nous n'avons pas le choix. Croyant d'eux-mêmes ce qu'ils en croient, les Allemands n'abdiqueront leur rêve d'une hégémonie non plus européenne, mais mondiale, que matés par une force qu'ils devront avouer supérieure. Ce moment n'est pas venu. Il viendra, si nous avons l'énergie de pousser cette guerre en prenant pour devise, comme ce Taciturne auquel je comparais l'autre jour notre généralissime, ce mot qui enferme le secret de toutes les victoires: "Je maintiendrai."

COMMENT NOUS AVANÇONS.

De M. Georges Prade dans le "Journal":

"Il y a des gars, d'héroïques gars qui se sont levés de terre, où ils étaient à fabriquer, ont rampé à découvert sur le chaume là-bas; au milieu du crépitement de la fusillade, des mitrailleuses et des obus, ils ont coupé les fils de fer, pris la première tranchée d'assaut à la baïonnette, recoupé les fils de fer, pris la seconde ligne, et ainsi de suite. Aussitôt installés, ils ont été arrosés par l'artillerie allemande. Ils restent, ou ils avancent. Il y a là des milliers d'héroïques inconnus et qui le resteront toujours. On lit cela le soir, habituellement, à la lueur d'un bec de gaz, et l'on répond d'un ton indifférent à une question: "Non, rien de nouveau; on a simplement progressé." Rien de nouveau, c'est de couper les fils de fer devant les mitrailleuses!"

HOMMAGE A L'ARMEE!

De la "Nation" (revue anglaise hebdomadaire):

"Il est inévitable que dans nos pensées et dans notre presse l'action de nos propres soldats tiennent la plus large place. Les Français, du reste, se sont montrés généreux dans l'éloge qu'ils en ont fait. Il n'en demeure pas moins que, sauf en Flandre, toute l'étendue du vaste front de bataille est tenue par des troupes françaises. Sur elles retombe la principale charge de la campagne, et quoique nous ayons toute raison d'être fiers de la part qu'y a prise l'armée du maréchal French, la guerre dans l'Ouest est avant tout une guerre franco-allemande.

"L'honneur conféré par notre roi aux généraux français, dont l'habileté et le jugement ont égalé l'élan et la constance de leurs troupes, ne sont qu'une faible expression de la reconnaissance que nous leur devons, et de notre admiration pour leurs qualités d'hommes et de soldats."

D. MERCIER'S SONS
Les marchands renommés par la modicité des prix de leurs articles et la loyauté dans leurs transactions commerciales
Vêtements confectionnés, Chapeaux et Articles de Toilette pour messieurs et enfants

Le magasin est ouvert le samedi soir jusqu'à dix heures et ferme le dimanche.
Coin des rues Dumaine et Bienville, à deux blocs de la rue de Canal, Zone District.

CHARBONS
COKE POUR GAZ ET FONDERIE

W. G. COYLE & CO., Inc.
337 RUE CARONDELET
PHONE MAIN 2126

F. A. BRUNET
IMPORTATEUR DIRECT
HORLOGER, BIJOUTIER, JOAILLIER

313 RUE ROYALE 313
ALLIANCES ET BAGUES DE MARIAGE EN TOUT GENRE

La Seule Grande et Unique Maison Française de la Nite-Orléans

Venez visiter et vous rendre compte par vous-même du bas prix de nos marchandises pour lesquelles je décline toute concurrence.
Les ordres de la campagne sont sollicités.

PHONE MAIN 4300.

Orpheum
Place-Main 333

PRIX: Matinée, 25c... 50c & 75c
Soirée, 50c... 75c & 1.00

MATRINEES TOUS LES JOURS

CHING LING POO GRACE LA RUE

NATALIE & FERRARI
MARIE & BILLY BART
MARY ELIZABETH
WHITE & KING
THE VOYAGERS

OPERA TRAVEL WEEKLY
CONCERT ORCHESTRE DE L'ORPHEUM